

L'invitée

d'Alice Groult

Je les regarde s'embrasser, morte de désir.

Leurs bouches, leurs souffles qui s'approchent, se décrochent l'un de l'autre pour mieux s'envisager, leurs baisers, paupières closes, leurs langues, les corps qui se pressent et se cherchent, la bosse sous le pantalon, bien visible.

Anthony et Damien, sur mon lit, torse nu. Leurs habits partout dans la chambre, signe que la soirée a pris des accents débauchés.

J'enlève ma robe, étourdie par les possibilités.

Enivrée par ce qui est en train de se produire.

Trempée, mécanique de l'attrait.

Ça fait des semaines que je fantasme sur ce moment précis. Je me suis branlée plusieurs fois d'ailleurs, faisant monter le plaisir jusqu'à recommencer encore, certaine qu'eux aussi se branlaient en pensant à moi. Voire qu'ils baisaient ensemble en parlant de mon corps, de mon visage, de ma sensualité – elle te plaît, non ? Tu aimerais que je la prenne devant toi ? Pendant qu'elle te suce ? Ça me rendait dingue et je me faisais jouir beaucoup, ces derniers temps, en imaginant cet instant. Celui où tout bascule. L'orgasme me prenait par vagues successives, leurs queues leurs soupirs leurs caresses, dans cette antichambre mentale qui rejoue les sous-entendus des soirées précédentes, me laissant pantelante sur le lit, torturée par le doute – est-ce vraiment une bonne idée de coucher avec ses amis, où est-ce que tout ça va nous mener, peut-être qu'on ferait mieux de laisser tout ça dans le placard, celui où les sexualités, les amis, les hétéros et les pédés sont bien séparés ; celui où on ne déroge pas à ses



principes sous prétexte de vin blanc et de rails de coke à l'excès. J'enlève cette robe, choisie exprès, juste avant notre dîner, pour enserrer ma taille, épouser mes seins, offrir au regard mes formes pleines. Ce pouvoir magique de rendre les hommes fous avec un simple tissu m'a toujours fascinée. J'ai besoin de leur montrer mon corps, de m'exhiber dans cette vulnérabilité soudaine de la peau diaphane, en quête d'un bouleversement que seule ma chatte palpitante sous le tissu de ma culotte peut m'offrir.

C'est drôle d'être bousculée dans ses habitudes de séduction. D'ordinaire, ce moment-là (la bascule) fait partie d'un scénario bien établi, que je connais par cœur. Un mec, trouvé sur un site de rencontre ou au hasard d'une piste de danse, pour lequel je revêts une tenue putassière – ça marche à tous les coups – et que je torture gentiment en conversant de tout et de rien, le temps de lire dans ses yeux qu'il n'en peut plus. Le moment où je dévoile généreusement ma peau diaphane est le signe que les choses sérieuses peuvent commencer, attendu que le garçon me saute plus ou moins dessus, conquis par mon corps comme par mon audace. Et, en même temps, qui laisserait passer une telle aubaine, faudrait vraiment être pédé comme un phoque pour refuser, non ?

Ici, avec Anthony et Damien dans ma chambre qui s'emballent déjà, mes deux amis en couple, je pourrais me sentir moins choisie qu'à l'ordinaire. Mais cette légèreté, sans modèle préconçu, sans le package de l'affect, apporte aux prémices de ces jeux un souffle que je ne connaissais pas. Une absence d'enjeu qui condense l'érotisme dans l'abandon à l'instant présent. Sortis du menu habituel – préliminaires, pénétration, éjaculation –, nous sommes rendus au moindre détail. Un téton. Une boucle de ceinture défaite. Le rideau qui frissonne sous le ventilateur

allumé à toute berzingue (la canicule frappe depuis plusieurs jours déjà). Leur peau, ces torsos, et – ce détail déclenche en moi une marée de désir – ce bout de la queue de Damien qui dépasse du jean, impudique, rose, magnifique.

Anthony lui déboutonne la braguette et le caresse devant moi, pour moi. Il a un air de prophète vaguement décati ; il est souvent comme ça, illuminé par une idée, une scène, le regard fixe, les pensées à toute allure. Je m'installe dans un fauteuil, spectatrice nue et affamée, invitée à considérer la scène depuis mon désir inassouvi. Je pourrais leur sauter dessus, m'empaler sur l'un tandis que l'autre... D'ailleurs, que ferait l'autre ? Mystère ! Mais je préfère rendre hommage à tous ces orgasmes en solitaire que je me suis donnés en pensant à eux. Prendre le temps de faire monter cette vague qui se soulève depuis quelques semaines, à chaque regard-échange ; surprendre dans l'iris le même éclat frémissant d'envie sexuelle, pupille dilatée en forme de Kamasutra ; effleurer une main, l'air de rien, y lire le trouble, l'émoi, chérir ces instants plus que tout, rentrer chez soi culotte mouillée, y mettre un doigt, sentir l'odeur de mon vice, et imaginer des trucs fous – qu'ils me lèchent tous deux en même temps, par exemple, qu'ils me prennent à tour de rôle –, les vouloir, en fait, intransitivement, sans scénario plaqué à l'avance, l'appel de la chair, l'impétuosité maximale, jouir, encore, s'il vous plaît.

C'est la première fois que je regarde deux hommes en train de se caresser. Si j'ai dû tomber une fois sur un porno gay, je me souviens de l'avoir rapidement éteint, presque effarée par cette sexualité que je ne connaissais pas : l'image, qui revient maintenant précisément, montrait deux hommes musclés huilés et d'une virilité bien cliché, bandant l'un pour l'autre, et quand la queue de l'un est entrée dans le cul de l'autre, je n'avais senti absolument aucune excitation. J'étais revenue au champ de recherche hétéro, qui recelait déjà tant de possibles, plans à trois FFM, femmes fontaines, gorges profondes – tout sauf

deux hommes ensemble. Ce fantasme-là, ça ne me disait rien, puisque je ne leur plairais pas, de toute façon. Moi qui aime tant ça, plaisir. Moi qui adore baiser, aussi (il faut bien l'admettre).

Anthony embrasse Damien, qui le branle tout doucement. Ils me regardent de temps en temps, suspension de partition, baisers mouillés qui reprennent.

Je viens vers eux, lentement, ce qui contraste avec l'atmosphère chargée d'électricité. Le lentement du parce qu'il y a trop d'en- vie, parce que sinon on se sauterait dessus, le lentement du précautionneusement, pour prendre soin de ce qui est en train d'arriver. Lentement je me lève pour les rejoindre. Je n'en peux plus qu'ils me regardent, je n'en peux plus de ne pas les toucher. Je m'installe près d'eux, ne sachant trop comment initier les choses. Damien se place à côté de moi, les yeux brûlants – de si près son odeur d'ambre et presque boisée vient à mes narines et donne à la scène une tonalité animale. Je souris bêtement, démunie – lequel toucher, comment m'y prendre –, et eux me dévorant du regard, moi, mes seins, mon ventre, la peau du pubis, et Damien commence à me caresser, ou plutôt à placer ses paumes sur moi, insatiables, à me posséder avec les mains, chaleur irradiant dans mon corps nu, offert.

Je repense à cet instant, au tout début de la soirée, où tout à coup Damien s'était mis à pleurer. De chaudes larmes, bruyantes. On l'avait entouré de nos bras, et il s'était pris le visage dans les mains :

– J'en ai marre d'être Superman, putain !

Anthony m'avait lancé un regard plein d'eau, à son tour, sourire ému :

– Mais tu n'es pas Superman, personne n'est Superman.

Damien avait déroulé son ras-le-bol, de devoir tout porter, le métier de comédien tiraillé entre plusieurs compagnies, les

scènes où il fallait prendre toute la place, les contacts à entre- tenir.

– J'ai un millier d'amis sur Facebook, et ils s'en battent les couilles de mes représentations, j'en ai marre bordel, vous comprenez ça ? J'en ai marre d'être un mec, un putain de mec, ramener du pognon, être drôle, intéressant, actif... Qu'ils aillent se faire foutre tous et toutes !

On était beaux tous les trois, à méditer ainsi sur les méfaits des réseaux sociaux ; et sur l'impossible promesse des standards de la masculinité à trouver le bonheur.

– On les emmerde.

J'avais parlé d'une voix douce, et c'est là qu'il m'a embrassée. Des rayures humides sur les joues ; du sel sur les lèvres ; son beau visage soudain apaisé.

Il n'y a pas d'amour au sens romantique du terme dans ces premières approches, ni même dans les suivantes, du reste, aussi folles, intenses, magnifiques soient-elles. Mais un bouleversement des sens, des codes, des tabous. Des sentiments aussi, qui se conjuguent au pluriel.

J'ai déjà eu des dominants – j'aime le plaisir de m'abandonner sans trop réfléchir à quelqu'un qui dirige les opérations – et je découvre, ravie, que Damien, à cet instant précis, me possède avec l'aplomb et la perversité nécessaires pour me faire chavirer. À son halètement, au rétrécissement de ses pupilles combiné à l'éclat dingue de l'îlot noir, rendu péninsule par les diverses substances ingérées au cours de la soirée, je devine que, lui aussi, dans ce jeu familier, le ravissement de trouver une partenaire à la hauteur de toutes les dépravations qu'on n'ose jamais avouer est en train de le rendre dingue.

Il est habitué à dominer les mecs ; je le sais, il s'en est ouvert à moi parfois. Quand on avait trop bu, et que l'amitié nouvelle

nous poussait aux aveux. Ouais, j'adore ça – il mimait un mouvement d'une pénétration à l'arrière, levrette/sodomie – les bonnes chiennes. On ricanait. Moi aussi je suis une bonne chienne. Cette pensée flottait, aussi légère que la fumée de nos clopes évaporée par la fenêtre ouverte – oui je sais, c'est pour ça que tu m'excites particulièrement – toi aussi tu m'excites – on s'excite trop là. Plissement des yeux, petits battements de cœur jusque dans la chatte.

Soyons honnêtes : sans ces confidences, articulées au hasard de ce que l'intimité soudaine du dernier verre peut produire, j'aurais quand même deviné. Parce qu'il a en lui cette prestance des hommes qui font de moi un petit animal rendu à la logique de l'abandon. Un mélange de sensibilité profonde et d'assurance mesurée. Le témoin du vice allumé quelque part dans l'iris, phare du blasphème, qui fait vibrer à un endroit magique entre l'extase, le cri, la douleur qui sait.

C'est une sacrée salope, ose-t-il en palpant mes seins, et je l'admire, cette tonalité affectueuse, un léger temps de retard avant de le prononcer, une accentuation basse sur la dernière syllabe, un regard plein de dévotion pour mon corps devenu autel du désir. Qui vient adoucir la crudité, la vulgarité exprès.

Désirez-moi. Vous avez gagné.

Faites de moi ce que vous voulez.

Ah oui ? C'est ce que nous allons voir.

Anthony nous regarde, justement, en retrait, à genoux, dans une posture qui nous laisse le champ libre. Il s'efface, pour le moment – habitude des plans à plusieurs, on n'est pas obligé d'être partie prenante. Plaisir du voyeur. Assentiment momentané.

Damien mesure ses gestes, concentré sur son excitation, la mienne. Il descend fermement sa main jusqu'à mon entrejambe,

ma culotte, humide évidemment, et cette découverte (le rose poudré du tissu entre les cuisses est devenu d'une tonalité un peu plus sombre) lui arrache un sourire satisfait. Tu mouilles hein ? Tu vas voir, je vais te baiser fort. Comme tu le mérites.

Il m'embrasse, sa main placée sur ma chatte – oh mon Dieu, oh mon Dieu, c'est tout ce que je pourrais dire, alors je gémis pour manifester. L'excès du plaisir devenu presque souffrance.

Il y entre ses doigts, avec assurance, et me baise fort, sa main en moi – j'adore –, oh mon Dieu oh mon Dieu. Tout en me fixant du regard, en m'intimant de jouir vite, il m'emmène dans ces espaces de plaisir où les choses, les contours deviennent indistincts. C'est à la fois une plongée intérieure dans des abîmes rougeoyants et un abandon à l'autre, vertige décuplé par la certitude qu'il sait. Que j'attends ça depuis tout ce temps. Que ces fréquences hautes constituent l'écho des orgasmes préliminaires et solitaires, en y pensant.

On s'embrasse à pleine bouche, lui et moi, lui et lui. Allongée sur le lit, chatte trempée, je contemple au-dessus de mon corps nu les deux témoins verticaux de notre décadence. Je constate que leurs queues s'effleurent tandis qu'ils se roulent une pelle, je les vois bander pour eux, pour moi, et cette intrication des pronoms signe le début d'une danse folle.

J'aime comme ils reviennent à moi systématiquement. Car tandis qu'ils s'embrassent, ils se parlent – on est bien là, c'est génial –, et je souris – pas besoin de répondre. Damien continue à me caresser, sans ménagements. Je commence à renverser la tête en arrière, balancer mon bassin vers lui, pour qu'il y aille encore plus fort.

Catharsis de tous ces moments où on n'a pas pu.

Expiation des instants restés en suspens.

Son regard qui dérive le long de ma robe moulante, mon sourire

ravagé de mouille, incandescence de la frustration à son acmé. Et il me fait encore monter, le salaud, en prenant tout son temps, alors que je n'en peux déjà plus, de lui, d'eux, de cette seconde où on pourrait tout aussi bien arrêter pour boire une énième bière. La magie de l'alchimie de son corps et du mien en interaction magnétique, la chaleur si particulière de sa paume contre le volcan corrosif entre mes cuisses, avancer ma main vers sa queue – tremblante, suffocante presque –, à quel point j'en ai envie, là maintenant, de sentir son gland contre mes doigts, la peau nue, les veines en contrebas, entrelacs de sinuosités magistralement révélées par la bandaison, et quand je dis magistrale, je fais aussi référence à la taille de sa queue.

À dire vrai, c'est une blague. Courante, entre amis. La taille de la queue de Damien. La première fois que j'ai entendu parler de lui, mon amie avait mentionné, en rigolant, cette particularité : une bite énorme. Une légende presque.

Et pour la constater, présentement, fièrement levée contre mon genou, j'admets volontiers le fondement de cette mythologie. Il a une queue vraiment grosse, du genre à faire lever les sourcils en accent circonflexe, du genre à effrayer les midinettes et à faire baver les autres (moi), celles qui ont tout vu, les fuselées les mignonnes les penchées les aléatoires les gonflées à bloc. J'en suis pantelante, presque coite. Je le branle, les yeux écarquillés d'envie, de gratitude aussi : si la queue bande, c'est que je le souhaite – la souhaite –, la réclame.

On dit merci qui ?

Merci sa queue.

Il me donne une petite gifle (légère) (prélude) :

– Tu la veux, non ? Tu as très envie de moi.

Ne me laisse pas répondre. Et ose :

– Ta gueule.

Consulte du regard Anthony, qui acquiesce en souriant.

Et me prend d'un coup.

Ma chatte se rend, bénie d'être ainsi remplie, réclamant le coup de queue suivant, le cœur même qui se soulève lorsque les reins remontent, de peur que ce ne soit vraiment le dernier.

Je crie :

– Oh oui, putain, ta queue quoi, encore !

Et regarde Anthony :

– C'est trop bon !

Le visage de ce dernier est en suspens, son corps maigre en attente. Vous êtes beaux, dit-il, et je ne peux m'empêcher d'envier les gays et leurs habitudes de consommation sexuelle, qui les rendent moins enclins à la jalousie que nous. Jamais un plan à trois ne se sera tenu à ce point sans accroc.

Damien me prend, encore et encore, devant son mec qui sourit mystérieusement – voilà qui pourrait amplement suffire, non ? Quelque part dans les enfers, on est déjà pas mal, après les pécheurs carbonisés et les sodomites alanguis dans les flammes. Il me prend comme si sa vie en dépendait, comme si, à chaque fois, dans la modulation de mes cris, dans l'absolu de ma reddition, dans l'accomplissement de cet acte pourtant joué mille fois – une bite dans une chatte c'est d'un commun – et pourtant – il suffit d'une fois, complètement bourrés, pour porter cette banalité dans ce qu'elle a de plus beau – la sensation qu'après le paroxysme il existe encore un endroit. Et qu'on va y aller.

Une bite de gay dans une chatte de salope, le mec qui nous mate, la décadence grandeur nature, ce point où plus rien ne compte, on a rendu les armes, le juste milieu devenu un curseur à orgasmes, la raison un horizon lointain à l'heure où l'aube décline vers midi, tandis que j'écarte un peu plus les cuisses, follement excitée.

Le stupre nous enveloppe de son odorante moiteur, l'odeur le goût le toucher, la transpiration le liquide séminal les draps

qui s'assombrissent sous mes fesses, la vigueur avec laquelle Damien me prend soudain et Anthony approche sa bouche de cet endroit sacré, au-dessus de mon pubis rasé – mon pubis qui n'attend plus rien d'autre que la chorégraphie inventée en son honneur –, il suce Damien, qui passe de ma chatte à sa bouche, encore et encore, dans un rôle d'abandon vrai – acte d'amour que cela –, ce cri, plus encore que la turgescence qui grandit, d'orifice en orifice, Damien éjacule abondamment sur mon ventre. Anthony approche sa bouche et lèche le sperme, longuement, descendant de mon bas-ventre jusqu'aux replis coraillés de mon sexe. Il pose délicatement sa langue là où son mec a giclé, s'en délecte, couvre même ma chatte de baisers.

On est bien là. Entre potes. À la fraîche.

Anthony m'a pénétrée ensuite à son tour, très doucement, très tendrement. On se souriait, béats, yeux dans les iris dilatés de reconnaissance : Waouh, première fois avec une meuf, avec toi. Il est sorti, rapidement, la queue encore raide, pour y plonger ses doigts.

Et là.

Je sais tout, je sens tout : ses phalanges brillantes de moi lui nous, son émotion première : surprise de bander pour une femme, en accord avec la mienne : surprise d'être à ce point excitée, l'invitée de deux gays. Une forme de fierté aussi, il faut l'avouer : c'est bon d'être la première d'un homme. Ça faisait longtemps.

Même pas gênée par son regard sur ma vulve débordante – mon sexe, un dessin que seuls les initiés peuvent apprécier d'ordinaire –, la peau rosée, la diagonale insoumise aux diktats qu'agrémentent une propension à gonfler et rougir d'excitation. Une bite au féminin. Un débordement concret, l'objet de poèmes qui sait, le titre d'un livre à venir : ode, huître, perle, muse, orchidée, cadeau précieux, provoquant inévitablement la coulée de sève. Ma chatte : l'endroit où ils s'invitent, regardant

l'autre faire, car Damien nous mate et nous caresse en même temps. Il bande de nouveau d'ailleurs. Branle son mec avec tendresse.

Le soleil était à son zénith quand nous nous sommes endormis, tête-bêche, nus et repus.

J'émerge quelques heures plus tard, embrumée. 16 heures déjà, la journée est foutue. Anthony sommeille encore quelque part au fond du lit, où est le café bordel, Damien se lève en même temps que moi, et tandis que je m'habille, il m'entraîne dans le salon, loin de la chambre – il ne faut pas le réveiller, dit-il. Je découvre aussitôt son sexe gonflé : regarde, j'ai eu encore envie de toi toute la nuit. Une minute encore et j'allais m'élaner loin de l'appartement, tourmentée par les questions sur l'amitié mêlée au sexe : qu'est-ce qui allait se passer, quelle dose de gêne, la honte presque, pas loin. Or, tandis que Damien me retourne et m'intime de me mettre à quatre pattes avant de m'enfoncer sa queue d'un coup, je m'abandonne au délice de faire l'amour plusieurs fois d'affilée. Ne fais pas de bruit, chuchote-t-il, et je jouis en quelques secondes, silencieuse et transportée en un clignement d'yeux dans les parenthèses enchantées, là où réconfort et extase s'associent en un limbe blanc qu'on traverse comme un rêve. Sous mes pieds écartés, une mare de mouille : je jouis fontaine parfois, quand je suis très excitée, la libido un cheval en feu, je m'autorise à sentir jaillir hors de moi cette eau trouble aux propriétés salines et exutoires, témoin de mes acmé de plaisir, sensationnelle et adoubant ceux qui savent, parmi tous, la déclencher.

*

Quand j'y réfléchis, passant en revue les déjeuners, les apéros qui ont suivi, nous n'avons pas vraiment parlé de cela ensuite. Cela, cette immersion de l'intime et de la pulsion dans une amitié plutôt potache, tissée entre incorrigibles fêtards et habitués à la décadence, hormis peut-être parfois sur un ton déclaratif : on s'aime fort hein ! Quelques éclats de tendresse, avec la chaleur qu'il faut dans le plexus.

Il n'y aura pas de gêne, contrairement à ce que je craignais. Rien que des ambiguïtés, des regards qui s'attardent sur un décolleté, des genoux qui se frôlent au-delà du raisonnable, une certaine inflexion de la voix langoureuse en dépit des banalités abordées.

Je me surprends à regarder autrement les pédés dans la rue, désormais. Leurs épaules en contact tandis que, main dans la main, leurs corps s'élancent d'un mouvement similaire qui me paraît plus familier. Je les imagine en train de s'embrasser. La frontière entre eux et moi, brouillée, laisse apparaître de nouvelles possibilités. La une de *Têtu* ; la Muse du Marais, devenir Mylène et tout inonder, arroser de cyprine ceux qui se sucent la queue devant moi, des fantasmes inconnus jusqu'alors viennent me visiter. Me caresser pendant qu'en face, deux torsos semblables se prolongent jusqu'à ce que les queues se frôlent, les mains se touchent, les bouches se cherchent.

Ah non, pas lui, il est gay. Je me souviens encore de cette phrase, prononcée doctement par telle copine dont on vantait le radar infailible, dans ces filières littéraires où les garçons se comptaient sur les doigts d'une main, plongeant ledit garçon dans ces univers inatteignables et même dangereux du désir, de l'amour non partagés. Même, on se disait qu'il y avait vraiment là matière à se lamenter, un tel gâchis pour nous, immanquablement les hommes gays sont aussi ceux avec lesquels on s'entend

le mieux, Murphy dans toute sa putain de splendeur, on riait carrément fâchées : encore un de manqué !

Maintenant, je m'aperçois qu'en effet on s'entend mieux avec les gays : ils sont moins en concurrence directe avec je ne sais quel graal de la virilité, et comme nous, habitués à s'être écrasés un peu plus souvent que la moyenne. Ou encore, comme nous, passé une certaine heure, il suffit d'une jupe courte ou d'un baiser en non-mixité pour précipiter un danger quelconque. Pour la première fois, j'ai l'impression de pouvoir être moi-même face à un garçon avec lequel j'ai couché. Mieux : deux garçons. De ne pas avoir à surjouer la féminité pour leur plaire. Ça me repose d'être juste moi, celle qui séduit puis celle qui rit hyper fort, celle qui ronfle et celle qui boit trop parfois, celle qui pousse un coup de gueule et celle qui se laisse déborder par le ménage. Ça ne change rien au désir, ni au reste.

Mes autres amants me lassent, à cette période. J'aimais pourtant plus que tout au monde les convoquer, selon mes envies (je n'ai pas honte de le dire) : untel pour ses merveilleux cunnilingus, un autre pour son sens du rythme en levrette, un autre encore plus branché sodomie.

Mais il leur manque tant de choses, je m'en rends compte, et nos séances de baise ne varient qu'en pratique, jamais en intensité, complicité, ou surprises. Alors je les vois moins, m'adonnant à de longues et puissantes séances de masturbation, pensant à des choses inavouables avec mes deux potes pédés – irruption de la surprise là où je pensais avoir tout vu.

*

Côte atlantique, l'été. On est en vacances sages, avec des amis qui ne savent pas que. On tient à rester discrets, cette bulle d'ambivalence et de débauche n'appartient qu'à nous. On

traîne, regards en biais pendant qu'on cherche un poisson sur le marché pour faire un barbecue, à la plage tandis que les autres vont se baigner, les mains se tiennent et se balancent dans un geste désuet, rire niais, bise appuyée de bonne nuit avant d'aller me masturber seule dans mon lit en songeant à tout ce qu'on pourrait faire si seulement. C'est difficile de ne pas se croire dans un film quand nous nous ébrouons dans la mer, ivres de bonheurs simples, et frustrés de cette indécence à portée de main. Quand nos amis s'en vont, à peine évacuée la politesse de l'au revoir tous les trois sagement sur la route, devant la maison, nous voilà dans le jardin, à midi en plein soleil, suçant Damien à tour de rôle.

Regarde, je vais t'expliquer comment faire. Anthony se saisit de la queue de son compagnon, et on sourit, de ce ton docte : on est bien d'accord qu'elle est énorme ? Il ouvre grand la bouche et en approche le gland, regarde, tu dois d'abord faire sentir ta langue tout autour. Là surtout. Il insiste sur le frein, l'englobe de toutes ses lèvres, le lèche avec un dévouement expert. J'admire. Moi qui me pensais reine de la pipe, je découvre des manières, des nuances, comment passer la langue, trouver la dose juste et la vitesse pertinente, branler et regarder et purlécher et recommencer, sucer. Damien me guide à son tour, et nous nous succédons au bout de sa queue, avec amusement et excitation.

Les quelques jours de vacances que nous passons ensemble, par la suite, sont teintés de tendresse avant tout – avant les corps qui s'imbriquent parfois jusque tard dans la nuit, les fluides des uns ou des autres séchant sur la peau en quelques secondes à cause de la chaleur, des baisers mouillés prolongés avant de s'étirer au soleil déclinant pour une sieste sage (ça nous arrive aussi). Bras dessus bras dessous, nous défions les orchestrations traditionnelles : les couples hétéros, les familles aux enfants braillards, les petits vieux en bande organisée, qui vivent, dans le même village que nous, au bord de la côte atlantique, des vacances sans concours de pipes ni pénétration à double niveau.

Il n'y a pas que ça : on s'embrasse sur la joue. On joue aux cartes. On discute de la politique. On va se baigner, à poil. On boit des coups, on mange trop tard, avec appétit, des plats raffinés, cuisinés par Anthony : une sole en croûte de sel, des gambas flambées, un fondant au chocolat praliné dont le cœur s'écoule sous nos coups de cuiller, métaphore du débordement de joie qui nous traverse à chaque instant, conscients de vivre quelque chose de rare. Une amitié aux accents d'amour partagé, de sexe possible, de rires, sensation parfois d'être dans un film – et si Jules et Jim avaient été gays, est-ce que le drame ne se serait pas transformé en utopie queer et déjantée ?

Je suis vraiment heureuse, avec eux.

Parfois, lorsque je les observe, main dans la main, devant moi, s'arrêtant dans les dunes tandis que nous cheminons vers la plage, chargés des bières et du parasol, pour m'attendre et m'envelopper de leur affection, je pense à tous ces mecs hétéros qui n'ont pas tenu la route. Ceux qui devenaient possessifs. Ceux qui laissaient voir leur côté dépressif. Celui qui est devenu violent même. Le putain d'enjeu, à chaque fois, qui nourrit les insomnies lorsque, dès que ça tourne mal, je me demande : faut-il s'arrêter là ? Suis-je devenue exigeante ? Ai-je engrammé trop de liberté sexuelle ?

Le *trouble*, les amis, abscisse et ordonnée d'une relation qui se déjoue des habitudes.

Ils sont gays et exclusivement bisexuels avec moi ; je n'ai donc aucune jalousie quand ils me racontent dans les moindres détails leurs plans à trois avec d'autres hommes.

Mais, parce que le temps que nous passons ensemble est plus long qu'à l'accoutumée, ces méandres de notre relation à trois se mettent à prendre des chemins parfois déplaisants. Ils s'engueulent. Devant moi. Ils me parlent de l'autre quand il n'est pas là. Ou bien laissent planer des silences coupants comme des canifs dégainés au hasard d'une vexation ou d'une bouderie.

Dernier soir de vacances. Je parviens à ravalier la nostalgie qui m'étreint depuis le matin déjà à l'idée de partir, loin d'eux, loin du farniente, loin de la décadence tendre et renouvelée. Pas très envie de retourner vers septembre, la restriction programmée, jusqu'à l'été suivant.

On cuisine tous les trois un poisson en papillote, reprenant ce fil de discussion jamais tout à fait interrompu entre nous, passant de la politique à la confiance.

Anthony se place derrière moi tandis que j'assaisonne le plat, et je sens contre mon cul une timide mais néanmoins évidente érection.

Je suis restée en maillot de bain. Il est un peu trop petit pour moi et me comprime les seins.

Alors, quand il le dégrafe, ma poitrine jaillit avec un soulagement visible, et mes tétons se dressent. Damien me retourne, embrasse longuement chacun de mes seins, les arrondit dans sa main, et invite Anthony à les bénir avec sa bouche.

Je mouille déjà beaucoup.

Ils s'interrompent pour baisser leurs pantalons et commencent à se branler l'un l'autre, Damien m'ordonne d'enlever le bas du maillot. Me voilà nue et prête. Je pourrai tout faire, accepter d'être remplie, avilie, frustrée même, et ils lisent dans mes yeux cette prédisposition à franchir des limites que nous n'avons pas encore osé dépasser, tous les trois.

Je rêve qu'ils me prennent en même temps. Je me souviens d'avoir murmuré, égarée par la force de ma pulsion, quelque chose en ce sens.

Damien s'allonge sur la banquette du salon et m'ordonne de m'empaler sur sa grosse queue. Tandis que je m'exécute avec un cri d'extase, il écarte mes fesses, exprès, et titille mon anus – tu la vois bien là ? Anthony acquiesce, derrière moi. J'entends le bruit mouillé de la branlette.

– Viens. Prends-la en même temps.

Alors, offerte comme jamais, je sens en moi leurs deux queues qui se raidissent, va-et-vient et râles d'abandon, à la fois prêtresse honorant le délice d'être vivante, comblée, et animal qui ne peut plus vraiment bouger, attendant chaque centimètre de leurs queues un peu plus profondément en moi, signe d'une osmose qui me fait onduler sur eux. Ils sont si proches l'un de l'autre, ainsi enfoncés dans ma chatte et mon cul. Je jouis abondamment, je les arrose de cyprine, et ça les excite plus encore. Anthony se retire d'abord, puis Damien, et je me relève pour contempler la queue du premier qui pénètre doucement et fermement, raide, transie, dans l'anus de l'autre. Qui continue à bander, contre le ventre, et la vision de cette grosse queue contre la peau m'émeut.

Les cuisses trempées de ma jouissance, je me place derrière Anthony, la vulve sur son cul, et pendant qu'il bouge, ses fesses viennent frotter contre moi et m'arrachent un plaisir inédit. Je me frotte comme une chienne, vraiment, contre lui, le clitoris bien placé entre les deux renflements, comme si je devenais moi aussi un homme : un pédé.

C'était notre dernier soir de vacances, et la rentrée approche.

Nos existences parfois ne s'entremêlent pas comme je le voudrais. Ils restent un couple, ce qui me renvoie férocement à mon célibat, quand je sais qu'ils dînent, baisent, s'amuse, festoient sans moi. Je contemple leur écosystème qui s'égrène en une multitude de moments passés à deux, tandis que mon quotidien de prof et de mère me laisse une latitude limitée pour les rejoindre (et rigoler de manière générale). Quand c'est possible, tout paraît plus lumineux, fluide, aisé, même si on ne baise plus vraiment tous les trois, vu que chaque soirée finit en orgie d'alcool et de MDMA ; à moitié nus, en sueur, câlins et flatteurs, nous célébrons l'impossibilité d'être lucides pour peu que la

possibilité de se coucher à midi se profile. Sans la drogue peut-être aurions-nous été moins décadents, laissant s'envoler les instants ni faits ni à faire dont on se souvient à peine, du reste, nébuleuse dans laquelle nous nous vautrons avec plaisir – plus encore que dans le sexe, c'est dire.

Ainsi, immergés dans un espace de défonce à nous trois familier, dans lequel échouent les grandes questions, les programmes, les lendemains, les hasards, les ciels nuageux, les apories, en prenant rail sur rail et para sur para, on danse, on se raconte nos plans cul, on se branle vite fait, on déjoue la réalité, on redéfinit une adolescence qui n'en finit pas, creusant nos cernes et habitant notre capacité à rester éveillés malgré tout.

Je commence à me sentir vaguement amoureuse, avec un déséquilibre qui rend légère – foutu pour foutu... Ils sont en couple et pédés. Je suis célibataire et leur bonne amie, comme ils disent. D'un côté, une bonne amie pour Anthony, intellectuelle, presque fraternelle, et de l'autre, une amie bien bonne pour Damien – ce qui inclut l'attraction physique, la joie de baiser ensemble, une complicité immense aussi, avec cet ami que je connais depuis si longtemps.

C'est quand même un peu bizarre de voir le désir se déployer malgré nous dans les interstices de la soirée, de se glisser des mots crus entre deux portes, de se faire jouir en pensant l'un à l'autre, de découvrir cette facette jusque-là dissimulée sous des dehors amicaux ou policés : la facette de l'amant, qu'on désespère de retrouver enfin quand tout le monde est couché – l'aspect pervers qui nous unit, flamboyants adeptes du vice sous toutes ses coutures. Je le désire, de plus en plus fort, je voudrais qu'il me prenne contre le mur, dans l'ascenseur, à quatre pattes dans sa cuisine, sur mon canapé, partout, dès qu'on se voit, le désir de lui me laisse pantelante. Je voudrais jouir sur son cul, le prendre, le voir enculer les beaux mecs devant moi et me les prêter ensuite.

*

– Tu viens avec nous ? On va à Berlin, en week-end pour fêter nos un an.

Je suis trop contente qu'ils me l'aient proposé. Cinq jours, quatre nuits. La cité de la fête : Berlin était pour nous, faite pour nous, notre ville destinée, la possibilité vertigineuse de se défonce à peu près partout en dansant sur de l'électro, puis de flâner sur un marché turc ou aux abords de Tiergarten, d'être à moitié détruits et reconstruits à la fois. Berlin, notre métonymie parfaite.

On est tellement surexcités que, la veille du départ déjà, on boit trop et on fume plein de pétards, s'endormant nus les uns contre les autres, ma tête reposant sur le sexe dégonflé de Damien et juste à côté du réveil qui sonne trop tôt.

Ce qui semblait corroborer les craintes de nos amis qui, s'ils ne savaient pas tout, voyaient bien, aux dîners ou pendant les fêtes, qu'on était proches, tous les trois. Proches et les derniers couchés. Ils nous appelaient les diables, les zinzins, les fous furieux. À cause de nous, le salon se transformait en piste de danse, les descentes chez l'épicier à la fermeture ruinaient n'importe quel lendemain, on parlait de cul, on riait fort, on se roulait des pelles dans les ascenseurs. Sentiment que ce n'est pas toujours qu'on peut à ce point rigoler. Si on n'était pas complètement pétés, il n'y avait pas de sexe entre nous ; alors on buvait et on se défonce, pour faire en sorte que ça arrive.

On avait trouvé une chambre pas chère à Kreuzberg, une piaule grande ce qu'il fallait, dotée d'un grand lit deux places et d'un clic-clac, cuisine attenante. De toute manière, on avait prévu de sortir jusqu'à ce que les aubes successives nous engloutissent d'un linceul de fatigue et de souvenirs teintés d'irréalité.

Le premier soir, on reste relativement sages : un resto, Anthony se couche tôt et on reste, Damien et moi, dans la cuisine, à boire un dernier verre avant d'aller au lit.

Je ne sais plus bien lequel de nous deux a eu l'idée de lancer sur YouTube un concours de musiques débiles. La nuit est chaude, elle est sauva-age, elle est sauvage, pour ses otages...

Nos mains remuent dans les airs en rythme. Nos chaises sont côte à côte. Nos jambes se frôlent, nos cuisses se risquent l'une contre l'autre. Ma respiration s'accélère. Anthony dort, c'est sûr, mais serait-il jaloux, blessé qu'on couche ensemble, son mec et moi – je veux dire, alors que c'est leur anniversaire, et qu'il sommeille juste à côté de nous ?

– J'ai envie de toi.

Un solo de synthé bien nul nous arrache un sourire.

– Moi aussi. Vraiment.

La chaise racle tandis qu'il se met à genoux devant moi, écarte mes jambes, soulève la jupe et commence à lécher le tissu râpeux de ma culotte. Je jette la tête en arrière, déjà gémissante, déjà vaincue.

J'aime le voir, Damien le dominant, Damien qui fait tomber les gays comme des mouches avec sa carrure et son air de Clark Kent, en contre-plongée dévoué à ma chatte.

Il prend tout son temps. Me parle : tu es belle, putain, je te désire, si tu savais, et je murmure : oh mais je crois que je sais, tais-toi, continue je t'en prie.

Voir un homme la langue entre mes cuisses, l'air ébahi de donner du plaisir, c'est l'une des choses que je préfère au monde. M'abandonner à eux, malgré toutes les barrières que ça demande de laisser tomber, et laisser monter le plaisir, surprise qu'un gay puisse faire ça si bien. Des barrières, avec Damien, il y en a un peu plus que d'habitude : jamais on n'a parlé de si, en tant que bi, il aimait les chattes autant que les bites, mais en cet instant ça n'a plus d'importance. Je sens sa langue contre mon

clitoris, tout doucement, exactement comme j'aime – parfois, pour démontrer une forme d'empressement, il y a des manières trop cavalières –, et c'est tellement bon quand ils le font doucement sans qu'on ait besoin de les guider.

Il me lèche avec la tendresse des amoureux et la fougue des bons amants ; de l'ami, je ne reconnais plus que le haut de sa tête, ses cheveux presque noirs, désordonnés et formant une pieuvre graphique le long de ma peau de porcelaine. Derrière, YouTube doit continuer à diffuser *Macumba* ou *La Lambada*, et danse avec la nuit, les dé-mons de mi-nuit.

Je gémis le moins fort possible, haletante, rester discrets surtout. Lorsqu'il me retourne pour me prendre contre le mur, s'enfonce dans mon corps alors que je suis trempée, que sa bouche s'approche de mon oreille et murmure à quel point il aime ça, je crains de chavirer, mais il me maintient ici et maintenant, mains sur les hanches, puis sur les fesses, pour les écarter doucement et regarder mon petit trou qui se dilate pour lui.

Nous baisons comme des bêtes à demi silencieuses, hâtives de laisser libre cours à ce désir qui nous rend dingues. Ça me paraît si court. Il a déjà terminé – est-ce qu'avec moi seule, il lui manque quelque chose ?

Je dors dans le clic-clac tandis qu'il rejoint Anthony dans le lit. J'aimerais qu'il m'entoure de ses bras, qu'il dorme avec moi, pourquoi pas ? Abrutie de spasmes orgasmiques, je m'endors rapidement.

Le lendemain, on se prépare pour sortir au KitKatKlub. Une soirée gay, évidemment. J'avais un peu râlé quand même, sûre de me sentir en surplus – tant pis, c'était leur week-end avant tout.

Quelques photos souvenirs prises avant la soirée nous montrent tous les trois hilares, sur le point de quitter l'appartement, moi en robe noire à paillettes et à franges, Damien en casquette,

moustache et harnais de cuir, et Anthony, dont les yeux bleus vacillaient déjà sous l'alcool en grandes quantités, avec une casquette de steward et beaucoup d'ombre à paupières turquoise.

Dès l'arrivée, j'adore cet endroit. Immense. Dingue. Des projecteurs aux fluorescentes couleurs dessinent des arabesques et des motifs psychédélics depuis le sol jusqu'au plafond. Des bars, des scènes, des escaliers, un damier au sol : un dédale qui mène toujours à la concupiscence, des yeux allumés version libidinale partout où l'on va, des déguisements improbables. Un condensé de débauche.

Une femme âgée, à l'entrée, suspendue à des cordes, crie sous les coups de fouet d'un homme de latex noir intégralement recouvert.

Deux personnages à tête d'âne boivent à la paille un cocktail, au bar, une laisse qui les relie l'un à l'autre.

Une trans décatie s'est postée devant les toilettes et raconte en anglais aux gens qui font la queue pour pisser les innombrables péripéties qu'elle a vues de ses yeux vus – vous ne me croyez pas ? Fallait voir ça ! Poutine qui m'a sucé la bite ! Une orgie d'hôtesse de l'air près de lui, pourtant !

Une des rares filles, sublime, sortie d'un rêve, les cheveux de jais raides autour d'un visage innocent et pervers à la fois – le supplice rien qu'à la regarder –, un mors serti de faux diamants et une muselière l'empêchent de parler. Mais pas de sourire. À côté d'un garçon intégralement tatoué, visage et crâne maoris, qui me fixe intensément.

Une petite piscine dans laquelle s'ébattent des corps indistincts, qui n'appartiennent plus à aucune catégorie, noient les certitudes dans des éclaboussures : pectoraux ou seins, peu importe, pourvu qu'il y ait du string.

Beaucoup d'hommes torse nu, ceinture ou harnais de cuir, à poil parfois. Une musique forte et douloureusement répétitive

dans nos oreilles, la soirée peut commencer. Au fumoir, de beaux garçons tirent sur leur clope, nous regardant entrer, et me complimentant sur ma tenue : *Nice job! You're awesome!*

Un joli blond demande à mes compagnons si je suis attachée à l'un d'eux. On rigole : à eux deux. *Oh, okay!* Le beau garçon nous regarde, l'air franchement excité :

– *It's better than I could imagine.*

Je lui souris, jauge son âge, son pourcentage de bisexualité.

– Tu veux un trio ? Toi, moi, lui ? me demande Damien.

Je décline : on vient à peine d'arriver, je ne sais pas encore que c'est justement le meilleur moment, dans une soirée avec une majorité d'homos, pour éviter la back-room bondée.

On s'enferme dans les toilettes pour prendre nos premiers parachutes de MD. Pas besoin de faire semblant d'y aller un par un pour préserver les apparences, nous sommes à Berlin, après tout. On sort danser, déjà conquis, ivres de tout, célébrant l'avènement du futile désir, antidote à l'ashram, et le prévisible épuisement des bataillons – chaque aube éteinte dans les rides creusées de ceux qui ont l'infortune d'apparaître en contre-jour, pendant que la foule déjà compacte transpire de concert.

Nous voilà immergés dans une masse humaine moite et excitée. Torse nu, ils s'envisagent, se jaugent en un regard, détournent la tête avec professionnalisme, à la fois en rythme et en quête, bombant le torse et comptant en face le nombre d'abdos ; en sueur, le crâne parfois rasé, ou bien une grosse barbe, ou encore l'air super super perché, les voilà autour de moi, qui souvent m'ignorent. Normal, je mime un geste de désespoir à Damien : tu vois, une soirée gay !

La MD commence à monter : tous les gestes s'en trouvent densifiés, harmonisés. Une musique intérieure poétique, aérienne, sur cet instant techno des profondeurs, une électro archaïque qui transforme tout en une transe collective, jusqu'à me projeter dans un état où rien n'existe hormis

l'espace derrière mes paupières, là où tout se met à tourner. Berlin : le *troupe*, les inconnus, les orientations sexuelles, les torsos nus, cette partie si bien dessinée juste au-dessus de la ceinture qui forme une flèche, et le béton ciré, derrière moi, prend une ampleur moirée qui m'enveloppe d'une chaleur bienfaisante, mystique. Ma conscience vient se loger dans chacune de mes cellules, en quête d'un effleurement, d'une main ou d'une bouche ; alors les corps dénudés et transpirants, qui martèlent le sol au son de la boîte à rythmes, commencent à former les faces étranges d'un kaléidoscope. Les angles morts n'existent plus, tous illuminés par l'état post-orgasmique qui s'empare de mes neurones, en explose les liaisons habituelles, rendant terriblement sexuels les moindres faits et gestes près de moi. Les visages des garçons me deviennent familiers, déclinaison de beautés de magazine, canoniques, symétriques, propres en un sens, et à l'aspect désormais liturgique. Ils semblent danser en une procession cabalistique, les torsos, biceps et crânes distordus comme dans un Bosch.

Le lien de causalité n'est plus nécessaire : la nuit peut s'écouler en un long et délicieux fondu enchaîné. Je ne sais plus trop comment, tous les trois, on a parlé ce soir-là de faire un enfant ensemble.

Enfin, c'est moi qui leur ai dit, vaincue par la fulgurance de l'idée, ne regrettant presque pas le caractère définitif de ce genre de proposition, quand bien même elle ne se réaliserait jamais.

Mais avec la drogue on n'a plus peur – ni de la mort, ni de dire n'importe quoi. Quand j'ai vu leur sourire, j'ai compris que l'idée, à eux aussi, leur avait traversé l'esprit.

Après tout, pourquoi pas ?

– Il sera beau, a dit Anthony, et nous avons laissé nos mains s'entremêler.

Il y a eu beaucoup d'espoir, martelé par des boîtes à rythmes, effiloché à mesure que la soirée nous engloutissait, bienfaisance dans le cœur.

On est rentrés au petit jour tous les trois, câlins dans le métro tournesol avec le mascara qui coule, réconfort du sommeil enlacés jusqu'à plus soif, jusqu'à ce que l'avion nous ramène à Paris.

*

Quelques semaines après Berlin, Anthony et Damien ont rompu. Cercle vicieux des disputes. Tourmente des rancunes, rétrécissement des possibles jusqu'à l'évidence : il faut s'arrêter là.

Je suis toujours l'amie de Damien.

La bonne amie.

Il a beau aimer coucher avec les hommes, il nous arrive souvent de baiser, lui et moi, seuls. En fin de soirée, quand on ne parvient plus à réfléchir. Ou de nous exciter – parler de partager les amants. Quand je branche un mec maintenant, l'une des questions préliminaires c'est : Est-ce que tu es bisexuel ? S'il répond oui : Mais encore ? Passif ? Actif ? Tu sucés, tu encules, tu aimes ça ?

C'est difficile de trouver la perle rare. Les mecs sont souvent effrayés par Damien, son côté dominant, son charme aussi peut-être, sa grosse queue surtout, allez savoir. Il me photographie tandis qu'il me prend, sa bite énorme, moi en levrette, le visage dissimulé par mes cheveux en bataille, afin de les exciter.

Damien me domine comme personne, et ce n'est pas un petit compliment. Un maître shibari expert en la matière, un magnifique Espagnol qui me rendait vraiment folle, des pervers, des vicieux, des accomplis, des qui savent manier un fouet, des aficionados du *dirty talk*, parfois je me dis que le défilé d'amants est aussi baroque parce que mon physique et mon appétit sexuel



me permettent, sur le marché du libertinage, d'avoir accès à tout ce que je veux. Ce qui est vrai.

(Et je me lasse terriblement des portes qui claquent après un énième orgasme, sans profondeur ni lendemain.)

Quand Damien joue avec moi, il y va fort – pas tant dans les gestes que dans les mots. J'adore ça, cette crudité marquée de désir, quand il raconte qu'il va m'offrir, qu'il m'assène des coups de reins ; et il bande dur rien que d'y penser. Il me raconte les mecs fous de désir pour moi, les tournantes, les bukkake ; les partouzes de gays dans lesquelles je serai invitée. Il a parlé de moi à quelques-uns de ses amants, et il me dit que je vais les regarder, mains attachées et bâillonnée, s'enfiler l'un l'autre, puis qu'il me bandera les yeux et qu'on jouera à « devine qui c'est ». Ça m'excite totalement, je jouis sous les insultes, salope adoubée et fière de l'être.

Mais parfois je voudrais plus de tendresse, et on finit par baiser moins, bien répartis dans le lit pour dormir, un vieux couple déjà – il a une place auprès de mes enfants, un ami spécial, un peu plus qu'un ami, mon bon ami. On se présente nos familles respectives sans vraiment expliciter – et que dire en même temps, qu'on s'aime d'amour, de sexe et de folie ? Qu'on a décidé de rester liés à cette part d'adolescence en nous, qui trouve que, sans débordements, la vie est bien plate ?

Les amis, qui nous interrogent, qui nous encouragent à officialiser, d'une manière ou d'une autre, c'est super, vous avez l'air tellement heureux.

J'étais fière de marcher à côté de lui dans la rue, ce grand et beau mec, souriant toujours, aux petits soins avec moi ; pas assez hétéro pour dédaigner le ménage, un as du rangement même – que demande le peuple ?

On en parlait tous les deux, morts de rire et contents, oui, de faire un fuck au modèle Manif pour tous – la chatte en feu

comme étendard, les plans à trois déjantés en guise de protestation. J'y trouvais une sensation de liberté que nul autre homme n'avait pu m'apporter ; avec Damien, je pouvais me taper qui je voulais et le lui raconter ensuite, même ça l'excitait. On s'avouait aussi que notre relation pouvait faire fuir d'autres amoureux potentiels ; ça me manquait parfois, le coup de la comédie romantique, et en même temps tout le reste se trouvait comblé : on partageait nos soirées, nos amants, la parentalité même, que me fallait-il de plus ? Des bouquets de roses et des crises de jalousie ? Un mec qui bande tout le temps pour moi ?

Il allait se taper des mecs sur Grindr et revenait à la maison : pendant que je faisais la cuisine, il me racontait comment il s'était fait sucer, comment il avait pris le gars sur la table du salon, photo à l'appui, le cul écartelé, béant à l'attendre ainsi. Ha ha ha, je faisais. On rigolait bien.

On ne couchait quasiment plus ensemble, sauf à la grâce d'une érection matinale. De fait, nos ébats s'étaient espacés, signant progressivement l'entrée de notre couple dans la vie adulte : moins de sexe, moins de fête – merci le confinement, passé ensemble dans un étourdissement hilare et généreux mais plus posé, une vie commune à peine entachée par toutes les formes que prend la routine pour nous lasser de l'autre. J'aimais ça, pourtant. J'avais le cœur battant quand il rentrait le soir, je mettais mes plus beaux dessous, au cas où.

C'était bon d'être ensemble.

Les enfants étaient au lit, j'avais préparé un petit plat, on sirotait un bon vin rouge. Quand il m'a dit ça, j'ai vu ses yeux se plisser d'une affection profonde. Intense.

– Tu es amoureux de moi ?

Flottement, sourire. Gêne aussi.

Je me souviens du plissement amer de ses lèvres, et du regard assez vite détourné.







– Amoureux... je ne sais pas, on ne peut pas dire ça.
Le silence, quelques instants, yeux dans les yeux.
– Moi, je le suis en tout cas.
Il a soupiré. Un petit peu seulement.
– C'est quoi être amoureux, hein ?
Je ne réponds pas.
– Qu'est-ce que tu attends de moi ? Je sais ce que tu veux. Et je ne peux pas t'offrir tout. Le prince charmant, là, tout le blabla...
Il m'avança alors un genre de contrat : on pourrait vivre côte à côte, quelque part, tous les deux, loin de Paris – en Bourgogne pourquoi pas –, on aurait des amants chacun de notre côté. Il viendrait nous voir souvent avec les enfants. Mais le package complet, la trajectoire romantique, très peu pour lui. Tout ça, c'était tellement patriarcal, non ?
– C'est quoi une trajectoire romantique ?
Entendait-il par là un pavillon, une Scenic, un labrador ?
Nouveau soupir, moins dissimulé. Il fallait toujours tout expliquer, tout justifier avec moi.
– Une amitié... améliorée. Une forme d'amour, oui, si tu veux.
Je me sentais flouée. Une *sex friend* qu'on aurait rapidement rangée dans la case des amies. La loi de la réciprocité amoureuse restée à l'état de concept (une fois de plus).
Peur de l'effrayer avec mon sentiment débile. Larmes ravalées.
Je lui ai raconté comment je lui offrirais mes amants, comment il allait bander, pour voir de nouveau son regard allumé sur moi dissiper l'enjeu lourd, rester fous de désir l'un pour l'autre. Il fallait que j'abandonne le côté midinette, que je vive avec mon temps.
Ils devinrent colocataires et vécurent des plans à trois pour toujours : une épitaphe au goût du jour, à défaut de combler les failles et les rêves.